

Raflik-Grenouilleau Jenny

EA 7392 AGORA

Paris-Seine Université//Université de Cergy-Pontoise

F-95011

raflikjenny@gmail.com

Le piège dans la stratégie terroriste

Résumé.— Le terrorisme est en soi un piège tendu à nos sociétés, et à leurs dirigeants : piège médiatique, psychologique, politique. Il est un défi pour les démocraties contre lesquelles il retourne leurs propres armes. Mais c'est aussi un mode opératoire basé sur la ruse, la dissimulation, le secret, qui utilise donc le piège comme mode d'action. Ce sont ces deux dimensions que cette communication analyse, pour montrer comment le terrorisme utilise tous les interstices de liberté et toutes les valeurs des sociétés ciblées pour les retourner contre elles, ce qui en fait le mode opératoire qui, par excellence, repose sur le piège, la ruse et la dissimulation, dans toutes ses dimensions.

Mots clefs.— terrorisme, ruse, démocratie, Jenny Raflik-Grenouilleau, *Les Cahiers d'AGORA*

The Trap in the Terrorist Strategy

Abstract.— Terrorism is in itself a trap against our societies and their leaders : a media, psychological, political trap. It is a challenge for democracies against which it turns their own weapons. But it is also an operational mode based on guile, cover-up, secret, which uses then trap as a mode of action. These are the two dimensions to be analyzed here in order to show how terrorism uses every interstice of freedom and all the values of the targeted societies to undermine them. Therefore terrorism appears as the operational mode based as such on trap, ruse and cover-up in all its aspects.

Keywords.— terrorism, ruse, democracy, Jenny Raflik-Grenouilleau, *Les Cahiers d'AGORA*

« Le piège terroriste », titrait l'éditorial du journal *Le Monde*, le 21 avril 2017.¹ « Terrorisme. Comprendre pour déjouer ses pièges », écrivaient dans *L'Humanité* Latifa Madani, Elsa Sabado, Vadim Kamenka et Marc de Miramon, le 4 août 2016. « L'abject terrorisme nous tend un piège », prévenait Florian Silnicki, dans *La Tribune*, le 16 novembre 2015². « Terrorisme, Comment éviter le piège qui nous est tendu ? », écrivait également Antoine Hasday sur *Slate* en janvier 2017³.

Comment donc ne pas penser au terrorisme, dès lors qu'on s'interroge sur le piège dans la guerre, alors même que le terrorisme est présenté quasi quotidiennement comme un piège tendu à nos sociétés et à nos dirigeants.

Faute de définition juridique universelle du terrorisme, j'utiliserai ici mes propres éléments de définition : une violence volontairement disproportionnée, illégale (par rapport aux lois des Etats, internationales, de la guerre...), commise pour choquer, terroriser (propagande par l'action), entraînant des destructions (de vies, d'infrastructure, d'informations) et recherchant des effets démultiplicateurs (ce qui explique pourquoi il n'y a pas mécaniquement adéquation entre la cible et le message), mais une violence pensée et planifiée, en fonction d'objectifs politiques à longs termes.

Néanmoins, il faut souligner qu'en l'absence de définition juridique universelle du terrorisme, l'utilisation du mot est déjà un piège pour le chercheur. Qualifier telle ou telle organisation de « terroriste » ne va presque jamais de soi, les groupes en question prenant quasiment toujours leurs distances avec le mot. De très nombreux ouvrages sur le terrorisme commencent par une prudente mise en garde, du style « étudier n'est ni absoudre ni stigmatiser », mise en garde presque incontournable dès lors que l'on aborde les exemples de certains groupes, par exemple Arméniens, Algériens ou Palestiniens, tant la crainte est forte d'être accusés soit de connivence, de bienveillance, de tolérance idéologique malvenue, ou au contraire de stigmatisation, appréhension renforcée par la multiplication de lois anti-terroristes et mémorielles (pouvant couvrir les attentats terroristes passés de groupes ou peuples ensuite reconnus comme victimes).

Le terrorisme est en soi un concept piégé, avant d'être un piège, tendu à nos sociétés, et à leurs dirigeants. Mais c'est aussi un mode opératoire basé sur le piège et la ruse. Ce sont

¹ http://www.lemonde.fr/idees/article/2017/04/21/le-piege-terroriste_5114853_3232.html.

² <http://www.latribune.fr/opinions/tribunes/l-abject-terrorisme-nous-tend-un-piege-522760.html>.

³ « Comment le terrorisme transforme les démocraties (souvent pour le pire) », HASDAY Antoine, *Slate*, 10.01.2017, <http://www.slate.fr/story/133916/comment-terrorisme-transforme-democraties>.

ces deux dimensions que je vais interroger aujourd'hui : dans une première partie, le terrorisme comme piège tendu aux sociétés qu'il combat, et dans une seconde partie le piège dans les actions terroristes sur le terrain.

I. Le terrorisme est en lui-même un piège

Le terrorisme est en lui-même un piège tendu aux sociétés et aux États qu'il attaque.

Un piège médiatique ...

C'est tout d'abord un piège médiatique. La stratégie médiatique du terrorisme est double : terroriser une partie de la population, et en séduire une autre pour recruter. Car un groupe terroriste qui ne recrute pas est voué à disparaître.

Pour terroriser, la stratégie terroriste consiste à donner un écho à l'acte, pour démultiplier son effet et pour le faire durer. Car l'acte terroriste – l'attentat – s'inscrit dans l'instantané : une fusillade, une bombe, un assassinat... cela dure parfois quelques secondes, quelques minutes, éventuellement quelques heures ou quelques jours dans le cas des prises d'otage. Mais la durée est forcément limitée. Il faut donc démultiplier l'effet de l'attentat. Cette dimension apparaît dès le début du terrorisme contemporain. John Most, en 1885, écrit « ce qui est important, n'est pas seulement l'action elle-même mais aussi l'effet de la propagande qu'elle peut entraîner » (*Freiheit*, 25 juillet 1885). C'est le premier piège tendu par le terroriste. Car cet écho médiatique ne vient pas de lui, mais de la société visée elle-même. Bien sûr, les choix du terroriste vont influencer les suites médiatiques de l'acte : les choix du lieu, de l'heure de l'attentat. On note une évolution à cet égard assez évidente, qui s'appuie sur les progrès techniques de la presse. L'intégration de dessins, puis de photos, et l'arrivée de la télévision amplifient l'émotion suscitée par les attentats. Avec l'apparition des reportages en direct, dans les années 1970, de nouveaux critères sont pris en compte dans le choix des cibles : l'accessibilité des lieux à la presse, l'impact de l'image, la capacité de l'opinion à s'identifier aux victimes. Et le terrorisme se mondialise en même temps que l'information. À cet égard, pratiquement diffusées en direct sur les télévisions du monde entier, les attaques des Jeux Olympiques de Munich en 1972 ou celles du 11 septembre 2001 représentent un accomplissement. À Munich, la prise d'otage commence à 4 h 30. Dès 8 h 30, les chaînes de télévision retransmettent en direct. Les journalistes et le dispositif étaient déjà sur place, pour les JO. C'est le premier acte terroriste retransmis quasiment en intégralité et en

direct à la télévision, lui donnant une portée mondiale et lui conférant un retentissement tout à fait exceptionnel. Les médias jouent ici un rôle ambigu et complexe. Aucun organe de presse ne peut ignorer une attaque, mais en la couvrant, il tombe dans le piège médiatique des terroristes et contribue à propager la peur... contradiction inextricable.

Mais le terrorisme vise aussi, et c'est le deuxième volet de sa stratégie médiatique, à légitimer son action. A la justifier. Cela passe par le discours de revendication, mais cela repose aussi sur les interrogations suscitées par l'acte terroriste au sein de la société ciblée. Ainsi, les organisations terroristes, en se réclamant d'une partie de la population, y compris contre son gré, en font une cible pour le reste de la population. Cela a deux finalités : prouver à cette première partie de la population tout le mépris et l'hostilité que la seconde partie de la population est censée lui vouer, et bien sûr recruter en jetant du coup, dans les bras de l'organisation terroriste, cette partie fragilisée de la société.

Ainsi, les groupes d'extrême-gauche des années 1970-1980 se réclament de la classe ouvrière, comme le terrorisme anarchiste l'avait fait auparavant. La *Bande à Baader* se donne comme objectif « d'anéantir, de détruire, de briser le système de domination impérialiste sur le plan politique, économique et militaire ; de briser les institutions culturelles par lesquelles l'impérialisme donne une homogénéité aux élites dominantes, et les systèmes de communication qui assurent son emprise idéologique⁴ ». L'organisation condamne l'Etat bourgeois, « dont la fonction est de maintenir le rapport de production capitaliste contre la tendance globale des forces productives vers le socialisme⁵ ». Le choix des cibles vient souvent conforter ce message. L'assassinat de Hans-Martin Schleyer en 1977 par la *Fraction Armée Rouge* allemande est doublement symbolique : le « patron des patrons » allemand représentait le capitalisme par excellence et son passage par la SS lors de la Seconde guerre mondiale permettait de le relier à la guerre contre le fascisme. L'assassinat de George Besse, PDG de Renault, en 1986, par *Action Directe* est lui aussi « justifié » par plusieurs facteurs. La revendication immédiate évoque les dégâts sociaux des licenciements massifs chez Renault. Le commando chargé de l'assassinat a été baptisé du nom de Pierre Overney, militant maoïste tué par un vigile de Renault une dizaine d'années plus tôt. Double vengeance, donc, individuelle et collective, pour justifier le crime.

⁴ MEINHOF Ulrike, BAADER Andreas, ENSSLIN Gudrun, RASPE Jan-Carl, déclaration commune au procès de Stammheim, 21 août 1975, *Textes des prisonniers de la Fraction Armée Rouge*, Paris, Maspero, 1977, p. 131.

⁵ BAADER Andreas, déclaration au procès de Stammheim, 26 août 1975, *op. cit.*, p. 93.

Quel succès pour ces stratégies ? Dans le cas de l'anarchisme, cela a contribué à renforcer l'image de « classe dangereuse » qu'avaient déjà les catégories populaires à la fin du XIX^{ème} siècle, et cela a contribué à détourner ces classes populaires de l'anarchisme, et à les pousser vers le syndicalisme ou l'action politique légale. Dans le cas des groupes d'extrême-gauche des années 1970-1980, le profil des activistes, confronté à leur discours, a contribué à un certain discrédit. Ainsi, Ulrike Meinhof, principale théoricienne de la Bande à Baader, était issue d'une famille bourgeoise. Journaliste, mariée, mère de famille, avant de se lancer dans cette épopée terroriste... pourquoi se réclamer d'une classe sociale à laquelle on n'appartient pas ? Pour légitimer son action, pour diviser la société, pour susciter des réactions disproportionnées et des haines internes à la société afin de la détruire de l'intérieur. Et c'est bien le but de ces organisations terroristes.

Un piège psychologique

Le terrorisme pèse sur les sociétés ciblées comme une menace permanente et invisible. Nous venons de le voir, la stratégie médiatique vise à faire durer la menace. Mais pour terroriser, il faut aussi que chacun se sente vulnérable, et potentiellement ciblé par la menace. Pour cela, les attentats doivent être inattendus et provoquer un maximum de dégâts, matériels ou émotionnels. Comme le soulignent Garapon et Rosenfeld, «le terroriste profite de la confiance spontanée que nous accordons aux gens et aux objets de la vie quotidienne pour en retourner le sens contre nous. [...] L'état de stress est engendré par l'impossibilité de localiser la menace aussi bien physiquement que moralement. Le péril n'a pas de contour précis; il peut venir de l'intérieur ou de l'extérieur; on ne sait pas où il commence et quand il finit »⁶.

Pour cela, le choix des cibles n'est pas forcément en lien direct avec les objectifs politiques des terroristes, il peut appartenir au domaine du symbole ou de l'opportunité. Le terroriste peut à cet égard être lui-même dépassé par les conséquences de son acte. Ce fut le cas de l'assassin d'Elisabeth d'Autriche en 1898, qui avait visé « une femme d'allure bourgeoise », et provoqué une émotion mondiale en tuant Sissi. Il en va de même de l'auteur de l'attentat de Sarajevo, qui ne pensait pas un instant déclencher le bain de sang que fut la Première guerre mondiale en lançant sa bombe.

⁶ GARAPON A., ROSENFELD M., *Démocraties sous stress, les défis du terrorisme global*, PUF, 220 pages, p. 127.

Un piège politique

Au-delà du piège psychologique tendu aux individus, le terrorisme est surtout un piège politique pour ceux qui sont en charge des États : le terrorisme est une violence disproportionnée qui demande une réponse disproportionnée, qui elle-même met en danger les États, les gouvernements, en mettant en cause les valeurs sur lesquelles se fondent leur autorité. Ici, ce sont les démocraties les plus vulnérables. Le risque est de basculer dans un système autoritaire, discriminatoire, injuste, justifiant *a posteriori* le discours terroriste et en facilitant le recrutement.

C'était le reproche déjà adressé aux lois dites scélérates votées en 1893-1894⁷. Le 11 décembre 1893, deux jours après l'attentat d'Auguste Vaillant au Palais Bourbon, Jean Casimir-Périer propose une loi condamnant l'apologie des actes anarchistes, et permettant des arrestations préventives. Le 18 décembre, un second texte permet l'arrestation des membres ou sympathisants d'organisations anarchistes. Le 28 juillet 1894, une troisième loi interdit toute propagande anarchiste⁸. Ces lois suscitent une polémique immédiate. En 1898, Francis de Pressensé et Émile Pouget, associé à un « juriste anonyme » qui n'est autre que Léon Blum, écrivent :

« La France a connu à plusieurs reprises, au cours de ce siècle, ces paniques, provoquées par certains attentats, savamment exploitées par la réaction et qui ont toujours fait payer à la liberté les frais d'une sécurité menteuse »⁹.

Les auteurs rappellent que les régimes antérieurs à la Troisième République avaient mis en place des législations d'exception face à la violence politique. Après l'attentat de la rue Saint Nicaise, le Premier consul Bonaparte avait lancé une vaste campagne de répression, contre les jacobins d'abord, contre les royalistes ensuite, avec l'enlèvement et l'exécution du duc d'Enghien après une parodie de procès. L'assassinat du duc de Berry conduit la Restauration à un brutal virage antilibéral : rétablissement de la censure, loi du double vote, mesures anti

⁷ Pour une critique des lois scélérates, voir : PRESSENSE Francis de, POUGET Émile, *Les lois scélérates de 1893-1894*, Paris, Éditions de la Revue blanche, 1899, 62 p. ; VILAR Albert, *Les Lois de 1893-1894 dites "lois scélérates", étude historique*, Paris, Éditions de l'Unité ouvrière, 1930, 71 p.

⁸ Sans retenir de définition de l'anarchisme, ce qui rend son application adaptable aux besoins.

⁹ PRESSENSE Francis de, POUGET Émile, *Les lois scélérates de 1893-1894*, Paris, Éditions de la Revue blanche, 1899, p. 2.

républicaines. L'attentat d'Orsini pousse Napoléon III à faire voter la loi dite de sûreté générale. Mais ce qui choquait les auteurs, c'est que la République fasse de même :

« Cette République qui a trompé tant d'espérances, elle a, en un jour de panique, adopté, elle aussi, ses lois de septembre, sa loi de sûreté générale, sa loi des suspects. Sous l'impression terrifiante d'attentats pour lesquels ceux qui me connaissent ne s'attendent sûrement pas à ce que je m'abaisse à me défendre d'aucune indulgence, les Chambres ont voté, en 1893 et en 1894, d'urgence, au pied levé, dans des conditions inouïes de précipitation et de légèreté, des mesures qui ne sont rien de moins que la violation de tous les principes de notre droit »¹⁰.

Les violations du droit par la République constituent un crime peut-être plus inacceptable que celles commises en régime autoritaire, car précisément, la République est censée défendre ce droit contre l'arbitraire. Pour Pressensé et Pouget, ce faisant, la République était précisément tombée dans le piège tendu par les terroristes¹¹.

II. Le terrorisme utilise le piège comme action, comme stratégie

Au-delà de ces différents éléments qui contribuent à la définition et à sa compréhension globale, le terrorisme fait également usage de pièges et de ruse dans ses modes opératoires directs.

La dissimulation, le secret, la ruse sont les armes favorites de la stratégie terroriste

Par définition, le terrorisme repose sur le secret, la dissimulation et la ruse. L'acte, illégal, doit tromper les services de sécurité. Et pour terroriser, il joue sur l'effet de surprise. Toute organisation terroriste repose donc sur la clandestinité, qui impose, au quotidien, l'utilisation de toutes les stratégies disponibles de dissimulation. Je ne prendrai ici que quelques exemples, les stratégies de dissimulation étant quasiment aussi nombreuses que les terroristes.

Dans un certain nombre de cas, le terroriste mène une double vie. Jean-Paul Charnay note que « le terroriste vit dans une attente perpétuelle : un temps étiré, une alternance

¹⁰ *Ibid*, p. 3.

¹¹ Pour la même raison, Pressensé prend la défense du capitaine Dreyfus. Cf FABRE Rémi, *Francis de Pressensé et la défense des Droits de l'Homme, Un intellectuel au combat*, Rennes, PUR, 2004, 418 p.

rythmée ; un temps fragmenté, car il se partage le plus souvent entre deux activités, l'une visible, quotidienne, banale, l'autre cachée, relative à son combat ; enfin, un temps accéléré : celui de l'action suscitant à la fois crainte, attirance et délivrance »¹². Cette double vie alimente la peur au sein de la société. L'idée que chacun peut, potentiellement, être une source de danger, nourrit la paranoïa dont se sert le terrorisme. Certains groupes utilisent majoritairement ce que nos médias appellent les « loups solitaires » ou les « agents dormants ». De fait, il s'agit de deux choses différentes. La notion d'agent dormant renvoie à des groupes déjà très organisés, très structurés, ayant planifié des opérations sur le long voire très long terme. Le loup solitaire renvoie davantage à des individus à la conversion terroriste rapide, agissant très vite après leur engagement dans le groupe. Dans les deux cas, il existe une période de dissimulation, où l'individu mène une vie la plus paisible possible pour ne pas attirer les soupçons.

Cette double-vie n'est pas systématique. Certains groupes terroristes fonctionnent sur le mode de commando, vivant en groupe clandestin. Michel Wieviorka souligne que « l'appartenance à un groupe clandestin pratiquant la lutte armée impose des règles de vie, définit une culture et, en même temps, contribue à ce qui est souvent présenté comme une spirale de la violence menant vers les conduites extrêmes et si particulières du pur terrorisme »¹³. Ce schéma se rencontre dans des groupes très divers : ETA, IRA, mais aussi Brigades rouges, Action directe, etc. Là, tous les scénarii sont possibles. Pour mieux se dissimuler, le terroriste Carlos descend dans des hôtels de luxe, fréquente les grands établissements. Bref, il se cache en se montrant. Leïla Khaled, membre du Front populaire de libération de la Palestine (FPLP), a subi au cours de sa vie six opérations de chirurgie esthétique pour modifier son visage et tromper les services de renseignement. Les membres d'Action Directe vivent en petits groupes dans des fermes. Ils ont plusieurs « planques », à Vitry-aux-Loges, à Chambray-lès-Tours, à Villeloin-Coulangé, en Indre-et-Loire. Après son arrestation, la presse française se répand en détail sur la vie qui mène Joëlle Aubron, qui y cultivait ses pieds de tomates et cuisinait ses confitures, entre deux assassinats¹⁴ ...

¹² CHARNAY Jean-Paul, « Théorie stratégique de la praxis terroriste », dans *Terrorisme et culture*, p. 217.

¹³ WIEVIORKA Michel, *Sociétés et terrorisme*, Fayard, 1988, 570 p. (chapitre 5).

¹⁴ BUGNON Fanny, *Les "amazonnes de la terreur". Sur la violence politique des femmes, de la Fraction armée rouge à Action directe*, Paris, Payot, 2015, 240 p.

La stratégie du cheval de Troie appliquée au terrorisme

Dissimulation avant ou après un attentat, mais ruse et pièges également dans le mode opératoire, afin de multiplier l'effet de l'attentat.

Cela peut passer par la dissimulation de la charge : dans une voiture piégée, par exemple. Dans sa *Petite histoire de la voiture piégée*, Mike Davis en fait remonter les origines en septembre 1920, lorsque Mario Buda, anarchiste italien, fait exploser une carriole à cheval en plein Wall Street pour terroriser la « communauté financière »¹⁵. Mais on pourrait remonter sans doute auparavant, avec des attentats comme celui de la rue St-Nicaise, par exemple. Lors des attentats de 1995, à Paris, deux bombes ont été dissimulées dans les poubelles métalliques qui équipaient alors les rues de la capitale. La première avait explosé le 17 août 1995 près d'un kiosque à journaux de l'avenue de Friedland, la seconde le 9 octobre devant la station de métro Maison blanche. Depuis, des poubelles transparentes ont remplacé ces modèles anciens, pour des raisons de sécurité. Le kamikaze représente la forme la plus sournoise de la dissimulation de la bombe. Le mode opératoire de l'attentat suicide a été « banalisé » au Sri Lanka, par les Tigres Tamouls. Les femmes et les enfants ont été utilisés comme bombes vivantes pour tromper les mesures de sécurité de l'Etat cinghalais.

Un autre mode opératoire relativement courant dans les stratégies terroristes consiste à « piéger » les victimes par un premier attentat, un leur de moindre ampleur, mais dont le but est de piéger d'autres victimes pour un second attentat. En 1925, des bombes explosent dans la cathédrale de Sofia, lors des obsèques du général Konstantin Georgiev, lui-même assassiné deux jours auparavant par des bolcheviks. Les bombes provoquent l'effondrement du dôme de la cathédrale, et tuent 150 personnes. Les victimes sont des personnalités importantes du régime, réunies à l'occasion des obsèques, et donc plus « faciles » à cibler ce jour là. Même scénario plus proche de nous, lors de l'attentat commis le 9 août 2016 au Pakistan, dans la province du Balouchistan. Un kamikaze s'est fait exploser lors d'une veillée funèbre organisée par des avocats, réunis après l'assassinat du bâtonnier de la province deux jours plus tôt : 72 morts, presque tous les responsables de l'association du barreau de cette province.

¹⁵ DAVIS Mike, *Petite histoire de la voiture piégée*, Zones, 2007, 247 p.

Conclusion

Le terrorisme est donc bien, à toutes les échelles, un piège, et un piège quasiment inextricable pour nos sociétés, surtout démocratiques. Car il utilise tous les interstices de liberté et toutes les valeurs des sociétés ciblées pour les retourner contre elles. C'est le mode opératoire qui, par excellence, repose sur le piège, la ruse et la dissimulation, dans toutes ses dimensions.